

Bruno Maes, *Le Roi, la Vierge et la Nation : pèlerinages et identité nationale entre guerre de Cent ans et Révolution*

Paris, Publisud, 2002, 633 p. (préface de N. Lemaitre) (bibliogr., index, annexes, tablx., cartes, illustr., graphiques)

Catherine Vincent



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/881>

DOI : 10.4000/assr.881

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2003

Pagination : 63-170

ISBN : 2-222-96739-2

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Catherine Vincent, « Bruno Maes, *Le Roi, la Vierge et la Nation : pèlerinages et identité nationale entre guerre de Cent ans et Révolution* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 124 | octobre - décembre 2003, document 124.35, mis en ligne le 25 octobre 2005, consulté le 24 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/assr/881> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.881>

124.35

MAES (Bruno).

Le Roi, la Vierge et la Nation : pèlerinages et identité nationale entre guerre de Cent ans et Révolution. Paris, Publisud, 2002, 633 p. (préface de N. Lemaitre) (bibliogr., index, annexes, tabl., cartes, illustr., graphiques).

« Entre guerre de Cent ans et Révolution, les pèlerinages à la Vierge jouent un rôle essentiel dans la vie des hommes », nous dit B.M. en présentation de son ouvrage. Partant de ce constat, l'auteur a voulu comprendre en profondeur en quoi consistait précisément ce rôle.

Pour mener à bien ce projet, le regard s'est fixé sur trois sanctuaires mariaux, situés en des parties du royaume fort éloignées entre elles : Liesse (près de Laon), Les Ardilliers (près de Saumur) et Le Puy. Ils apparaissent dans la documentation de l'époque comme les plus fréquentés, à suivre notamment l'enquête menée au XVII^e siècle par le jésuite Guillaume Gumpfenberg et le volume des sources manuscrites ou imprimées produites sous l'Ancien Régime à leur propos. Pour analyser les formes et les implications de la dévotion mariale, puis suivre leurs évolutions, B.M. avait à sa disposition une documentation inégalement répartie mais de nature très variée, dans laquelle le légendaire et les récits de miracles voisinent avec les comptes tenus par les gestionnaires des sanctuaires, les images de dévotion et les livrets rédigés à l'intention des pèlerins. Cet ensemble foisonnant a été soigneusement mis en œuvre suivant une méthode dont l'A. ne cache pas tout ce qu'elle doit à Alphonse Dupront et à son école.

Le choix de la très longue durée, dont on ne peut que se féliciter, permet de dégager la succession de longs cycles et de faire le lien entre les modalités médiévales de la dévotion et celles de l'époque contemporaine. L'A. articule ainsi la chronologie en trois temps. Une longue « période flamboyante » (du XV^e siècle à la fin du XVI^e) voit l'ascension de la figure mariale comme support d'identité nationale dans le contexte d'un monde enchanté où les hôtes du Ciel – dont, au premier chef, Marie –, restés proches des hommes, leur sont secourables et interviennent dans toutes les circonstances de leur vie quotidienne. Le « pèlerinage baroque » (1600-1660) se présente ensuite comme un lieu et un temps de la modernité politique et religieuse. C'est alors que s'achève le processus politique entamé auparavant puisque les trois sanctuaires mariaux contribuent puissamment à l'affirmation de l'identité nationale et à la défense des intérêts d'un roi catholique. Mais, simultanément, s'opère une rupture sur le plan religieux. Les sanctuaires étudiés (et d'autres

avec eux, vraisemblablement) deviennent le théâtre d'une éducation de la piété qui transforme profondément les relations des fidèles à Dieu et à sa Mère. En effet, les réformateurs catholiques trouvèrent là un terrain privilégié pour renforcer leur action pastorale, en invitant les pèlerins à cultiver l'intériorité dans un appel pressant à la conversion personnelle. Enfin, si la seconde modernité (1660-vers 1780) se marque par la sécularisation de l'identité nationale aux dépens de la popularité des sanctuaires mariaux, elle ne voit pas disparaître pour autant toute ferveur religieuse : plus privée et donc plus discrète, celle-ci se laisse moins immédiatement saisir par l'historien.

L'ouvrage de B.M. présente donc l'intérêt de conduire une réflexion à la fois politique et religieuse. Certes, on ne sera pas surpris de constater les liens étroits qui unissent la fréquentation de ces trois lieux de pèlerinage retenus à la construction de l'identité nationale. Dès le Moyen Âge, en France, les rois se sont appuyés sur saint Denis, saint Louis ou saint Michel. Si Marie en est arrivée à supplanter ces saints dynastiques, bien étudiés par Colette Beaune, c'est, nous expliquent les auteurs de l'ouvrage et de la préface, que la Mère du Christ représente mieux que nul autre l'identité catholique face aux réformés ; en outre, ses sanctuaires sont situés sur des frontières qu'ils permettent de bien tenir... Gardons-nous d'oublier également l'évolution générale de la piété dès les derniers siècles du Moyen Âge : l'essor du culte marial n'a pas attendu la Réforme ; le terrain était bien préparé, comme le démontre la longue chronologie adoptée par B.M. qui inclut tout le XV^e siècle.

Il ressort également de l'ouvrage que, quelle que soit l'importance politique des sanctuaires étudiés, celle-ci ne saurait rendre compte à elle seule des mouvements de leur histoire. On ne peut esquiver une réelle autonomie de leur vie religieuse, qui suit son propre rythme, en léger décalage avec celui de la politisation. Bien que les réalités soient incontestablement plus imbriquées que ne le suggère cette remarque schématique, il y a là un enseignement intéressant à retirer de l'enquête de B.M. De nouveau, il est frappant de constater la vitalité du phénomène pèlerin par-delà les vicissitudes des événements et les buts poursuivis par ceux qui tentent, à un moment ou un autre, de l'instrumentaliser.

On ne peut donc que se réjouir de voir publier ce riche travail, issu d'une thèse de doctorat, et souligner pour terminer l'intérêt de l'appareil documentaire qui enrichit le texte : tableaux statistiques, cartes, croquis, reproductions d'images de dévotion ; il n'y manque pas même la transcription de pièces justificatives

fort intéressantes (pourquoi ne pas en avoir dressé la liste dans les tables finales ?).

Catherine Vincent.

124.36

MALEK (Roman), éd.

From Kaifeng...to Shanghai. Jews in China. Sankt Augustin (All.), Monumenta Serica Institute and China-Zentrum, & Nettetal (All.), Steyler Verlag, 2000, 706 p. (carte, illustr., caractères chinois dans le texte, index) (coll. « Monumenta Serica Monograph Series », XLVI).

Les ouvrages traitant de la présence juive en Chine sont en nombre imposant ; au milieu de cette masse, l'originalité du présent recueil, résultat d'un colloque et d'une exposition, vient de son traitement simultané, en une trentaine d'articles solidement documentés, de la judéité ancienne centrée sur Kaifeng et de l'immigration juive moderne, particulièrement visible à Shanghai, l'un et l'autre phénomènes considérés comme une rencontre religieuse et culturelle avec la civilisation chinoise. La première partie de la bibliographie de ce sujet à double tête est à elle seule si vaste qu'elle a donné lieu à une publication séparée, due à Donald D. Leslie, un expert de premier ordre (*cf. Arch. 110.77*).

Une question, qui est traitée par deux auteurs en fin de volume, celle de la conscience de l'identité juive et de la judéité dans la littérature chinoise, aurait tout aussi bien pu former une introduction. Zhou Xun fait ressortir la complexité de la construction, bien que les juifs aient été considérés comme un groupe homogène dénommé *youtai*, descendants de l'ancienne communauté autochtone et immigrants des XIX^e et XX^e siècles confondus.

Le maître des études sinologiques des XI^e-XIV^e siècles, Herbert Franke, dresse les grandes lignes de notre connaissance de l'établissement des juifs dans la Chine médiévale, depuis l'époque Tang. D.D. Leslie traite de l'intégration de la communauté juive de Kaifeng, au Henan, de *ca.* 1150 à 1850, en termes d'acculturation sociale, d'accommodation religieuse et finalement d'assimilation ; et il retourne les termes de la question usuelle « pourquoi les juifs chinois n'ont-ils pas survécu jusqu'à nos jours ? » en « comment ont-ils survécu si longtemps ? », pour aboutir à la conclusion que la Chine, réputée apte à phagocyter toute influence étrangère, est, en fait, très lente à absorber ses minorités et qu'elle les protège plutôt qu'elle ne les détruit.

L'histoire du judaïsme en Chine montre une adaptation au milieu rituel local assez comparable à celle du judaïsme à Cochon en Inde et la tolérance a été totale dans un cas comme dans l'autre ; mais l'Inde n'a pas offert aux juifs une culture ayant vocation universelle comme l'a fait le confucianisme, ce qui a évité aux juifs de Cochon la tentation d'une assimilation totale (Nathan Katz). Un examen de la vie religieuse des juifs de Kaifeng du XV^e au XVII^e siècle, d'après les stèles en chinois anciennement conservées dans la synagogue de cette ville, montre une communauté ayant tous les traits distinctifs du judaïsme, lesquels s'effacent au XIX^e siècle.

Le récit de l'implantation de juifs européens en Chine depuis le milieu du XIX^e siècle se lit comme un roman dont les épisodes se suivent, se complètent et se recourent, d'un article à l'autre, tout au long de la seconde partie du recueil. L'affaire est d'abord mise en scène dans le nord de l'empire chinois, en Mandchourie (actuelle Mongolie-Intérieure), où une main-d'œuvre juive vient de Russie, avec d'autres compatriotes, travailler à la construction du chemin de fer de l'Est chinois à partir de 1897 et reste ensuite sur place pour échapper aux pogroms qui sévissent dans son pays ; on trouve aussi des marchands juifs russes, dont certains se sont déjà établis à Tianjin dans les années 1860 et 1870 pour mener un fructueux commerce de fourrures

Une fresque très détaillée de la politique de l'état fantoche du pouvoir militaire japonais, le Manchoukuo fondé en 1932, à l'égard de sa population d'immigrés juifs retrace les ambiguïtés de la politique japonaise en cette matière. Les juifs du Manchoukouo étaient des intermédiaires essentiels dans les relations économiques avec les États-Unis ; mais pour l'aile droite, la conspiration mondiale que leur attribuaient les célèbres *Protocoles des Anciens de Sion*, en faisait un danger potentiel d'autant plus vif qu'ils étaient porteurs de tous les idéaux occidentaux qui menaçaient le plus l'esprit national japonais – démocratie, libéralisme, individualisme, etc.. ; ils étaient en outre soupçonnés d'être des agents du bolchevisme. Ils furent finalement soumis grâce à des manipulations qui en firent de fidèles soutiens du régime japonais, à partir du 1^{er} congrès du Conseil national pour les Communautés juives d'Extrême-Orient en décembre 1937, peu après le début de la conquête de la Chine propre. On a qualifié par la suite de « collaborateurs » les responsables de ce Conseil national, le docteur Abraham Kaufman (1886-1971) en particulier, et l'Union soviétique les a jugés comme traîtres ; mais la bonne question est ici posée : pour